



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

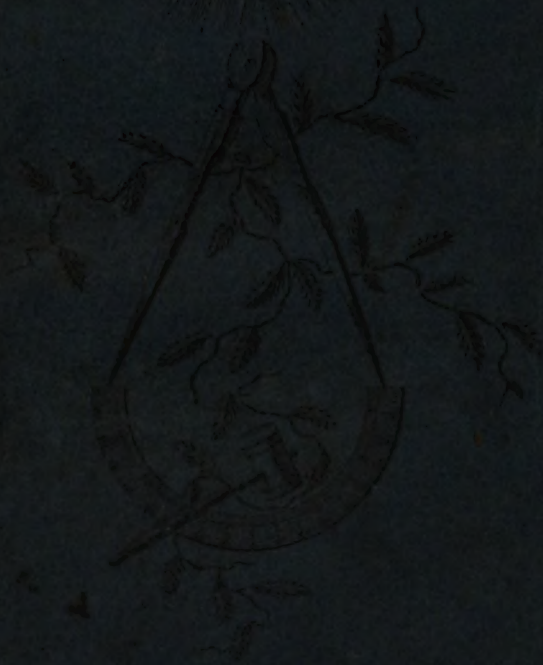
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



R
338
8

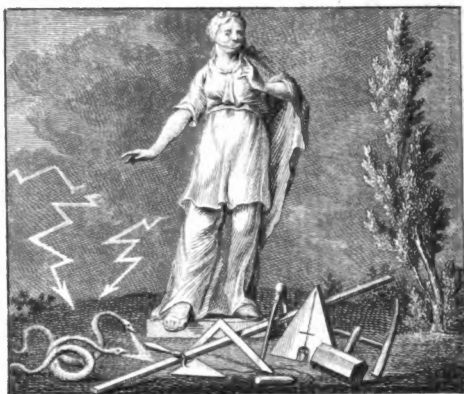
BIBLIOTHECA S. J.

**Maison Saint-Augustin
ENGHIEN**

R 338/8

ENTRETIENS
SUR LA
FRANC-MAÇONNERIE

*par un Philosophe bien digne
d'en être.*



MDCCLXXXIV.



D É D I C A C E

D E

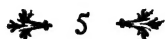
L'ÉDITEUR FRANÇOIS.

Vous vous plaignez, Madame la Comtesse, de ce que M. votre fils se soit fait recevoir à la Loge de ***. Lisez l'écrit d'un Philosophe que je vous présente. & vous aurez plutôt du regret, si je vous dis, que malgré sa réception dans l'Ordre, M. votre fils n'aura peut-être jamais l'avantage d'être Franc-Maçon. Vous me faites la grace de m'estimer,

A 2

*quoique je fasse profession de l'être. Le Philosophe l'étoit-il?
Je suis Franc-Maçon, Madame,
& je vous renvoie au titre :
Il étoit digne de l'être.*

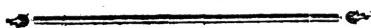
*Agréez le très profond respect
avec lequel j'ai l'honneur &c. &c*



ENTRETIENS

SUR LA

FRANC- MAÇONNERIE.



PREMIER ENTRETIEN.

A **A** quoi rêvez vous-
donc, mon cher ?

B. A rien.

A. Mais vous êtes d'une tran-
quillité !

B. C'est cela même. Pensez

A 3

t-on lorsqu'on jouit ? je jouis de cete bellé matinée.

A. Vous avez raison ; vous auriez pû me rendre ma question

B. Si ma distraction avoit quelque objet, je vous en parlerois. Rien de plus agréable que de penser tout haut avec un ami.

A. Je l'aime bien autant que vous.

B. Mais vous , avez-vous donc assez savouré cette charmante matinée ? Voudriez-vous entâmer quelque sujet d'entretien ? Pour moi je n'ai rien en tête dans ce moment-ci.

A. Mais oui : je me rappelle

qu'il y a longtems que j'ai voulu vous faire une question.

B. Hé bien ?

A. Est-il vrai, mon ami, que vous êtes Franc-maçon ?

B. C'est une preuve que vous ne l'êtes pas.

A. Apparemment. Mais je vous en prie, l'êtes vous ?

B. Je crois l'être.

A. C'est à-dire que vous n'êtes pas sûr de votre fait.

B. Si fait, je crois en être assez sûr.

A. Car vous sçauriez si vous avez été reçu dans l'ordre, & quand, & où, & par qui ?

B. Cela ne prouveroit pas grand' chose.

A 4

A. Comment ?

B. Bien des gens sont dans ce cas.

A. C'est à-dire ?

B. Je crois être un Franc-Maçon, non parce que des Franc-Maçons m'ont reçu dans une loge régulière, mais parce que je me flatte de comprendre la nature & le but de l'ordre, & de sçavoir en quels tems & dans quels endroits il a subsisté, & par quels moiens on en avance ou retarde les progrès.

A. Et vous vous contentez de dire, que vous croyez l'être ?

B. C'est une façon de parler que j'aime assez, non pas fautive

de conviction, mais pour éviter des disputes.

A. Vous me parlez comme à un étranger.

B. Pardonnez-moi, l'amitié n'y fait rien.

A. Vous êtes reçu ! vous êtes instruit de tout ! —

B. Tant d'autres sont reçus comme moi, & croient tout sçavoir.

A. Pouviez vous donc être reçu, sans sçavoir ce que vous sçavez ?

B. Mais !

A. Comment, mais ?

B. Parce que la plupart de ceux, qui font la reception - n'en sçavent rien eux-mêmes

×

A 5

Et ceux qui le sçavent, ne peuvent pas le dire.

A. Mais pourriez-vous donc sçavoir ce que vous sçavez sans avoir été reçu?

B. Pourquoi pas? La Franc-Maçonnerie n'a rien d'arbitraire; ce n'est pas une affaire de convention; c'est quelque chose de réel & de nécessaire, qui est fondé dans la nature de l'homme & dans celle de la société civile; ainsi l'on n'a pas besoin d'en être mis au fait par un tiers, on peut l'entrevoir tout seul.

A. La Franc-Maçonnerie n'est pas une affaire de convention, dites vous? Eh! n'a

❖ II ❖

r-elle pas son langage, ses cérémonies, ses signes, qui lui sont particuliers, & par conséquent arbitraires?

B. D'accord. Mais ces cérémonies, ce langage, ces signes, ce n'est pas-là la Franc-Maçonnerie.

A. La Franc-Maçonnerie seroit quelque chose de nécessaire! Eh où en étoient donc les hommes, lorsqu'il n'y eut point de Franc-Maçonnerie?

B. La Franc-Maçonnerie a été de tout tems.

A. Mais qu'est ce donc que cette Franc-Maçonnerie réelle & nécessaire?

B. Je vous l'ai déjà fait en-

rendre: c'est une chose que
X ceux, qui la sçavent, ne sçau-
roient pas dire.

A. Et par conséquent un être
de raison ?

B. Doucement, mon cher!
Pas si vite !

A. Tout ce dont j'ai une
idée, je peux le rendre par
des mots.

B. Pas toujours; du moins
souvent pas de manière que
ces mots là communiquent à
d'autres l'idée que vous avez
de la chose.

A. Peut-être pas une idée
bien précise, mais toujours une
idée quelconque.

B. Une idée quelconque se-

roit ici ou inutile ou dangereuse: dangereuse si elle en contenoit trop, inutile si elle en contenoit trop peu.

A. Ce que vous dites est assez curieux. Mais enfin, si les Franc-Maçons, qui possèdent le secret de l'ordre, ne peuvent pas le rendre par des mots, comment cet ordre-là s'y prend-il donc pour s'étendre?

B. Par des faits! Ils admettent parmi eux des gens de bien, de jeunes gens: on les met à portée de soupçonner, de deviner ces faits; les adeptes voient agir les Franc-Maçons, autant qu'on puisse le voir. Ils y trouvent du goût.

A 7

& finissent par en faire autant.

A. Des faits ! des actions des Franc-Maçons ! Je n'en connois pas d'autres que leurs *Discours* & leurs *Cantiques*, la plupart plus recommandables par la beauté de l'impression que par la profondeur ou l'élégance des pensées.

B. C'est le cas de bien d'autres *Discours* & *Cantiques*.

A. Ou faut-il prendre pour les faits des Franc-Maçons ce dont ils se vantent dans ces *Discours* & dans ces *Cantiques* ?

B. S'ils font mieux que de s'en vanter !

A. Et de quoi se vantent-ils donc ? De rien, qu'on n'ait lieu

d'attendre de tout homme de bien, de tout bon citoyen: Ils sont bons amis, bien-faisans, fousmis, remplis d'amour de la patrie.

B. Et vous comptez tout cela pour peu de chose?

A. Mais, pour se distinguer de tous les autres hommes par ces qualités-là, sans doute! Qui est-ce donc qui n'est pas dans l'obligation de posséder ces qualités?

B. Dans l'obligation, oui!

A. N'est-ce donc que la Franc-Maçonnerie qui fournisse des motifs pour acquérir ces qualités, ou des occasions pour les exercer?

B. Mais si elle en fournit un motif de plus?

X *A.* Ah, mon cher, pourquoi multiplier les motifs? Il vaut mieux n'en prendre qu'un seul & lui donner la plus grande force. Le nombre des motifs en morale est comme le nombre des roues dans la Mécanique: plus il y a de roues, & plus la machine risque de manquer.

B. C'est la vérité.

X *A.* Et quel motif encore! un motif qui diminue tous les autres, qui les rend suspects! qui se vante lui-même d'être le meilleur & le plus puissant de tous!

B. Soions justes, mon cher!
N'abusons pas des hyperboles,
des *quiproquos* peut-être, qui
se trouvent dans ces minces
Discours & Cantiques. Qui
vous dit que ce ne sont pas là
des essais, des productions de
jeunes têtes?

A. C'est à dire que le Frere
Orateur est un Gascon.

B. Cela dit seulement que
ce que le Frere Orateur vante
des Franc-Maçons, ce ne sont pas
les faits des Franc-Maçons. Le
Frere Orateur n'est du moins
pas un jaseur, & des faits par-
lent d'eux-mêmes.

A. Aprésent j'y suis. Eh
comment ai-je pu ne pas me.

rapeller ces faits, ces faits parlans, je pourois dire ces faits qui font tant de bruit ! Non seulement les Franc-Maçons se foutiennent l'un l'autre ; ce ne seroit-là que le caractère essentiel de toute Société, de toute union quelconque. Mais que ne font-ils pas en faveur du public en général, dont ils sont membres ?

B. Par exemple ? Car je suis curieux de voir si vous y êtes effectivement.

A. Par exemple : les Franc-Maçons à Stockholm ! Ne leur doit-on pas l'établissement des Enfans-trouvés ?

B. Oui : pourvu que les Franc-

Maçons de Stokholm se soient encore évertués à d'autres égards!

A. A quels autres égards?

B. Mais, enfin, à d'autres égards.

A. Et les Franc-Maçons à Dresde? qui fournissent de l'ouvrage à de jeunes-filles & leur font apprendre à faire des métiers — dans la vue apparemment de diminuer la nécessité d'un établissement d'Enfants-trouvés.

B. Point de mauvaises plaisanteries, mon ami!

A. Hé bien donc sans commentaire! — Et les Franc-Maçons de Brunsvick, qui font

apprendre le dessein à des enfans pauvres qui annoncent du talent !

B. Pourquoi pas ?

A. Et les Franc Maçons de Berlin, qui soutiennent l'établissement d'éducation de M. Bafedof !

B. Comment ? Les Franc-Maçons ! Ils soutiennent l'établissement de M. Bafedof ! qui vous a fait ce conte ?

A. Toutes les gazettes en ont parlé !

B. Des gazettes ! Il me faudroit voir une quittance de la main de M. Bafedof. Encore devrois-je être sûr que la quittance ne portoit pas à des

Franc-Maçons de Berlin , mais
aux Franc-Maçons , à l'ordre.

A. Comment donc ? vous
n'approuvez pas l'établissement
de M. Bafedof !

B. Moi ! on ne sçauroit pas
davantage.

A. Ainsi vous ne lui enviez
pas ce foutien ?

B. Personne ne lui veut plus
de bien que moi.

A. En ce cas-là je ne vous
entens point.

B. Je n'en suis pas surpris ,
c'est ma faute. Le fait est ,
que des Franc-Maçons peuvent
faire des choses , qu'ils ne font
pas comme Franc-Maçons.

A. Et vous dites cela de

toutes les bonnes actions, de tous les faits des Franc-Maçons en général ?

B. Peut-être ! Peut-être tous ces faits des Franc Maçons que vous venez de me nommer, ne sont ils que leurs faits *externes*, pour me servir d'une phrase de l'Ecole.

A. C'est-à-dire ?

B. C'est-à-dire seulement leurs faits, qui frappent le peuple : des faits, qu'ils ne font que dans la vue de frapper le peuple.

A. Afin d'en obtenir l'estime ou de se faire tolérer ?

B. Cela se pourroit.

A. Mais leurs vraies actions

donc, leurs propres faits? —
 Vous ne me repondez point!

B. Je vous ai déjà répondu,
 c'est-là leur secret.

A. Ha, ha! ainsi ce sont ces
 faits-là qu'on ne peut pas ren-
 dre par des mots!

B. Tout ce que je peux vous
 en dire, c'est que les vrais
 faits des Franc-Maçons sont si
 relevés & d'une si grande por-
 tée, qu'il peut se passer des
 siècles entiers, avant qu'on
 puisse dire, voilà ce qu'ils ont
 fait! Et avec tout cela ce sont
 eux qui ont fait tout le bien
 qui existe encore dans le mon-
 de: Je dis *dans le monde*! —
 Et ils continuent de travailler

X

à tout le bien qui pourra encore se faire *dans le monde*. — Souvenez vous que je dis encor *dans le monde* !

A. Allez, vous vous moquez de moi !

B. Je vous parle sur mon honneur du plus grand sérieux. Mais attendez, voilà un papillon d'une famille rare & qui manque à ma collection ; ainsi vite encore trois mots : *Les vrais faits ou actions des Franc-Maçons tendent à rendre superflues la plupart de ce qu'on nomme communément de bonnes actions.*

A. Et n'en font pas moins de *bonnes actions* elles-mêmes ?

B. On ne peut pas meilleures ! Suivez un peu ce fil. Dans un moment je vous rejoins.

A. *De bonnes actions qui tendent à rendre de bonnes actions superflues !* Voilà un énigme bien conditionné, & je n'aime pas perdre mon tems à déchiffrer des énigmes. Je vais plutôt me ranger sous cet arbre & suivre le travail de cette légion de fourmis.



B

DEUXIÈME ENTRETEN.

A. **H**é bien, où avez-vous été si longtems ? Et votre papillon, vous ne l'avez pas atrapé ?

B. Il m'a mené bien loin, & à la fin le canal m'en a séparé.

A. Voilà de ces faux-fuians.

B. Et vous, avez-vous réfléchi ?

A. Quoi ? à votre énigme ? je ne l'atraperois pas non plus, ce beau papillon. Aussi je n'y perdrai pas ma peine. J'ai essayé une fois de vous parler de Franc-Maçonnerie, je n'y re-

viens plus. Vous êtes tout comme les autres.

B. Comme les autres? Mais bien d'autres ne vous auroient pas dit ce que je vous ai dit.

A. En vérité? Il y a donc des hérétiques parmi les Franc-Maçons, & vous en êtes un? — Mais tous les hérétiques ont ordinairement quelque chose de commun avec les bons-croyans, & c'est ce dont je vous parlois.

B. De quoi parliez vous donc?

A. Hérétiques ou orthodoxes, tous les Franc Maçons jouent des mots; ils vous laissent faire des questions, &

B 2

vous font des réponses qui n'en font point.

B. Oui ! Hé bien , parlons donc d'autre chose , car aussi bien vous m'avez tiré de mon précieux *far niente*.

A. Rien n'est plus aisé que de vous remettre dans cet état où vous trouvez tant de charmes. Mettez vous ici à côté de moi , & regardez.

B. Quoi donc ?

X A. Mais ce mouvement continuél ici dans cette fourmillière. Quelle activité , & en même tems quel ordre ! Tout porte , ou traîne , ou pousse , & nul ne fait obstacle à l'autre ; au contraire ils s'en-

tre-aident tous mutuellement.

B. Les fourmis vivent en société, tout comme les abeilles.

A. Et bien mieux en société encore que les abeilles, car ils n'ont personne entre eux qui les gouverne ou les conduit. X

B. Ainsi il se peut y avoir de l'ordre sans gouvernement. X

A. Pourquoi pas, si chaque individu sçait se gouverner lui-même? T

B. Croiez vous que les hommes en viendront jamais là? X

A. Difficilement.

B. Tant pis.

A. Oui bien, tant pis.

B. Allons, levez-vous, car voilà bientôt les fourmis qui

B 3

vont grimper sur vous D'ailleurs je pense là à une chose, sur laquelle je serai charmé de m'entretenir avec vous. Je ne connois pas encor vos idées là dessus.

A. Sur quoi donc ?

B. Sur la société civile des hommes en général. Qu'en pensez vous ?

A. Mais je la trouve fort bonne.

B. Cela n'est pas douteux. Mais croyez vous que ce soit un but, ou ne seroit-ce simplement qu'un moien ?

A. Cela demande un commentaire.

B. Hé bien, je m'explique.

Les hommes font-ils faits pour les sociétés, ou bien les sociétés n'existent-elles que pour les hommes ?

A. Il y a des philosophes qui prétendent l'un. Pour moi j'inclinerois assez vers l'autre.

B. J'en pense tout comme vous. Les Sociétés servent à rassembler les hommes, afin que, dans cette association & par elle, chaque individu jouisse d'autant mieux de la portion de bonheur à laquelle il a droit par sa nature. La somme totale du bonheur individuel de tous les membres fait le bonheur de la société; si bien que hors de-là il n'y en

a point. Car tout autre bonheur social, qui suppose une privation de bonheur pour quelques individus, n'en est pas un & n'est qu'un masque de la tyrannie.

A. Voilà par exemple une chose que je ne voudrais pas dire tout haut.

B. Pourquoi pas ?

A. Parce qu'on abuse aisément d'une vérité, sur laquelle chacun penche à juger d'après sa propre situation.

B. Sçais tu, mon ami, que tu es déjà plus qu'à demi Franc-Maçon ?

A. Moi ?

B. Oui vous ! car vous re-

connoissez déjà des vérités qu'il vaut mieux taire.

A. Mais qu'on peut du moins dire.

B. Le sage ne dit point, ce qu'il vaut mieux qu'il taise.

A. Tout comme il vous plaira. Mais de grâce ne parlons plus de Franc-Maçonnerie ; car je n'en veux plus rien savoir.

B. Mille pardons, mon cher ; vous voyez du moins que je ne repugne nullement à vous en dire davantage.

A. Vous vous moquez — mais voions. La vie civile des hommes, toutes les sociétés, ne sont que des moyens pour

B 5

conduire les hommes au bonheur. Bon! Après?

B. Ce ne sont tout au plus que des moiens, & des moiens d'invention humaine; quoique je ne voudrois pas disconvenir, que la Nature n'ait dirigé tout de manière, que les hommes ont vûte dû s'aviser de cette invention.

A. Voilà aussi pourquoi bien des gens ont regardé la société civile comme un but de la Nature. Car puisque tout nous y conduit, nos passions aussi bien que nos besoins, ils en ont conclu, qu'elle étoit la fin que la Nature avoit eû en vûe. Comme si dans le plan général

de la Nature, les moyens mêmes n'étoient pas autant de buts. Comme si la Nature avoit pû se proposer de travailler pour le bonheur de quelque idée abstraite, comme sont celles de *société*, d'*état*, de *patrie*, &c. plutôt que pour le bonheur individuel des êtres qui composent ces *Etats* & ces *Sociétés*!

B. A' merveille. Voilà le chemin où j'ai voulu vous voir. Car dites moi à présent, si les institutions sociales ne sont que des moyens, & des moyens d'invention humaine, pensez-vous qu'elles soient seules exemptes du sort commun de tous les

moiens d'invention humaine?

A. Qu'est-ce que vous nommez le sort commun des moiens d'invention humaine?

B. Ce qui est inséparable de la nature de ces moiens; ce qui les distingue des moiens divins & infaillibles.

A. C'est à dire?

B. C'est à dire leur faillibilité! c'est à dire, que souvent ils ne manquent pas seulement leur but, mais qu'il en résulte quelque fois précisément le contraire.

A. Pourriez vous m'en citer quelque exemple?

B. Rien n'est plus aisé. Voiez la navigation, les vaisseaux;

Ce font là des moiens que les hommes ont inventé pour se transporter dans des païs éloignés. Mais ces mêmes moiens empêchent souvent des hommes d'arriver jamais dans ces païs là.

A. Les naufragés & les noyés sans doute. Pour le coup je crois vous entendre. Mais on connoît assez les causes, qui font que tant d'individûs ne gagnent rien en bonheur, par l'institution de la société. Il y a tant de différentes institutions sociales; ainsi l'une est meilleure que l'autre. Quelques unes sont évidemment mauvaises & absolument contraires à leur but.

B 7

Et la meilleure est peut-être encore à trouver.

B. Il y a bien plus. Supposez le meilleur système de société possible trouvé. Supposez que tous les habitans du monde aient adopté ce système. Ne croyez vous pas que même alors il résulteroit de ce meilleur système de société possible, des choses qui seroient très contraires au bonheur de l'homme , & dont l'homme eût été exempt , s'il étoit resté dans l'état de la nature ?

A Mais du moment que d'un certain système de société il résultât des choses pareilles, ce système là ne seroit plus le

meilleur système de société possible.

B. Supposé qu'il y eut un meilleur. Mais alors je prends le meilleur là; ou enfin, comme j'ai dit, je prends le meilleur système possible, & je répète ma question.

A. A' vous dire vrai, mon cher, il me paroît que vous ne faites que sophistiquer d'après votre premier principe, que tout moyen d'invention humaine doit être défectueux par sa nature; & en rangeant dans la classe de ces moyens toutes les institutions sociales, ou tous les systèmes de société quelconques en général & sans exception.

B. Pas tout à fait.

A. Et vous seriez bien embarrassé, si je vous pressois de me nommer une de ces choses désavantageuses.

B. Qui resulteroient nécessairement du meilleur système de société possible? Embarrassé, dites vous! Mais, mon ami, il y en a vingt pour une.

A. Hé bien, de grace, une seule!

B. Nous supposons donc le meilleur système de société possible trouvé, nous supposons que tous les hommes du monde vivent sous ce système; est-ce dire, que tous les hommes du monde ne feroient

qu'un seul & même Etat ?

A. Difficilement Un Etat aussi immense ne seroit pas susceptible d'administration : ainsi il se partageroit en plusieurs petits Etats, qui seroient tous régis sur le même plan & d'après les mêmes principes.

B C'est à dire que dans cet ordre là les hommes seroient encore des François, des Anglois, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Russes, — —

A. Indubitablement.

B. Et voila d'un ! Car enfin chacun de ces petits Etats auroit son intérêt propre ! Et chaque individu s'intéresseroit

à l'interêt particulier de l'Etat dont il fût membre.

A. Cela va fans dire.

B. Mais tous ces interêts seroient souvent en collision, tout comme aujourd'hui Et deux individus de deux Etats différens ne sçauroient manquer d'avoir l'un envers l'autre de certaines préventions, tout comme nous en remarquons dans des individus de différentes nations.

A. Probablement.

B. C'est-à-dire, lorsqu'un François rencontre un Anglois, ou un Espagnol, ce n'est plus simplement un *homme* qui rencontre un *homme* tout court ;

ce n'est plus un être, qui est entraîné vers son semblable, par la seule parité de leur nature, sans plus ni moins; mais un *certain homme* rencontre un *certain homme*, dont chacun se sent une tendance différente de celle de l'autre, qui leur donne de l'éloignement, de la froideur, de la méfiance, l'un pour l'autre, avant qu'individuellement & pour leur propre intérêt ils aient rien à démêler ensemble.

A. Cela n'est malheureusement que trop vrai!

B. Ainsi il est encor vrai, que le moi-même qui rassemble les hommes en société,

afin d'assurer leur bonheur par cette union, sert en même tems à les séparer, à les diviser, à les éloigner l'un de l'autre.

A. Dans ce sens là, oui!

B. Avançons d'un pas. Plusieurs de ces petits Etats, dont nous avons vu la nécessité, auroient un climat différent; ainsi ils auroient chacun d'autres besoins, & d'autres moies ou manieres de satisfaire à ces besoins; ainsi ils auroient d'autres coutumes, ils auroient d'autres mœurs, & par conséquent une autre morale, & par conséquent de différentes religions! n'est-il pas vrai?

A. Voilà un pasterrible !

B. Les hommes seroient encore tantôt Juifs , tantôt Chrétiens , tantôt Turcs , &c.

A Je n'oserois pas le nier.

B. Par conséquent, quelques noms qu'ils pourroient porter, ils se conduiroient encore, les uns envers les autres, comme de tout tems on a vu faire à des Juifs, à des Chrétiens, à des Mahométans. C'est à dire non pas comme des hommes envers des hommes simplement, mais comme de certains autres hommes, qui se disputent mutuellement de certains avantages spirituels, & qui fondent sur ces prétendus avantages des

droits, dont jamais l'homme ne se feroit avisé dans l'état de la simple nature.

A. C'est bien triste, mais c'est malheureusement vraisemblable.

B. N'est ce que vraisemblable ?

A. Mais à vous dire vrai, puisque vous avez commencé par supposer que tous les Etats avoient adopté le même système de société, il me semble qu'ils pouroient bien aussi avoir tous la même religion. Et je ne comprends pas comment un seul & même système social pourrait être compatible avec des systèmes différens de religion.

B. Je vous avoue franchement, que je le comprends tout aussi peu que vous — aussi bien bien je n'ai fait la première supposition, qu'afin de vous ôter tout subterfuge. Au vrai l'un est aussi impossible que l'autre. Un Etat, une Société en suppose plusieurs; autant de Sociétés, autant de différentes institutions sociales, & par conséquent autant de religions

A. Oui, oui, je vois que cela est probable.

B. Soiez assuré que cela est; & remarquez la seconde calamité, que la Société civile cause aux hommes: entièrement

contre son but. Elle ne peut réunir les hommes, sans les diviser ; elle ne peut les diviser, sans établir entre eux d'immenses abîmes , sans ériger des murs de séparation des uns aux autres.

A. Et quels abîmes terribles ! quels murs de séparation souvent insurmontables !

B. Ce n'est pas tout encore. Non seulement la société civile a cela de mal, qu'elle désunit & divise les hommes en différentes nations & en différens cultes. Cette division dans un petit nombre de grandes masses, dont chacune feroit un tout à part-foi, vaudroit tou-

toujours mieux encore qu'une parfaite désunion. Mais la société civile fait bien pis ; elle étend cette division encore dans chacune des parties jusques à l'infini.

A. Comment donc ?

B. Mais pensez-vous qu'un Etat, qu'une société quelconque pourroit subsister sans une différence de rangs ? Que vous la supposiez bonne ou mauvaise, fort éloignée ou très voisine de la perfection ; il n'y a point de cas possible, où tous les membres aient les mêmes rapports l'un à l'autre, quand même ils auroient tous part à la législation, ils ne peuvent jamais y avoir tous également

C

part, du moins une part également immédiate. Et par conséquent, il y aura toujours des membres plus puissans, & d'autres qui le soient moins. De même, supposez que du commencement il se soit fait entre tous les membres un partage égal de toutes les terres, possessions ou domaines de l'Etat. Cette égalité de partage ne pourra jamais subsister pendant deux générations. Il y aura toujours quelques-uns des membres qui sçauront tirer plus de parti de leurs possessions que les autres. D'ailleurs les uns auront un plus grand nombre d'héritiers que les autres, en-

tre lesquels il faudra sou-partager des possessions, qui ont peut-être dégénéré entre leurs mains. Dès ce moment il y aura des membres riches & des membres pauvres.

A. Cela va sans dire.

B. Or je vous en prie, calculez combien il y a dans le monde de maux, dont la source ne se trouve pas dans cette diversité de rangs.

A. Que ne puis-je vous contester toutes ces vérités ! Mais aussi quel motif aurois-je de vous les contester ? Soit donc ! Il n'est pas possible de rassembler les hommes autrement qu'en les divisant. Et ils ne

peuvent demeurer ensemble sans se diviser à l'infini ! Je conviens que cela est, que cela ne sçauroit être autrement.

B. Et voilà tout ce que j'ai prétendu vous prouver.

A. Mais de grace, qu'est ce donc que vous vous êtes proposé, en me le prouvant ? Voudriez vous me dégoûter de la société civile ? me faire souhaiter, que les hommes ne se fussent jamais avisés de se réunir ensemble ?

B. Et vous, pouvez-vous me méconnoître à ce point là ? — La société civile n'eut-elle que ce seul avantage, qu'elle sert à étendre la cultu-

re de l'esprit humain, je la bénirais toujours, dût-elle entraîner des calamités beaucoup plus grandes.

A. Qui veut jouir du feu, dit le proverbe, doit se consoler de la fumée.

B. Précisément. — Mais puisque par malheur le feu suppose nécessairement de la fumée, ne seroit-il donc pas permis d'inventer des ventilateurs ? Et celui qui inventa des ventilateurs, direz-vous qu'il n'aimeoit pas le feu ? Voilà où j'en voulois venir.

A. Et où est ce donc que vous en voulez venir ? Je n'y vois encore goutte.

C 3

B. Le parallèle ne laisse pas d'être frappant. De ce que les hommes ne peuvent être rassemblés en société, autrement que par ces divisions que nous avons vues, s'en-suit-il que ces divisions-là soient bien bonnes ?

A. Mais non.

B. Ces divisions-là en deviennent-elles sacrées ?

A. Comment sacrées ?

B. De manière qu'il seroit défendu d'y toucher !

A. Dans quelle vue ?

B. Dans la vue de les empêcher de faire des progrès ou de s'accroître au-delà de la nécessité. Dans la vue d'en rendre les suites aussi peu

nuisibles qu'il se puisse faire.

A. Comment voudriez-vous que cela fût défendû ?

B. Mais, ce n'est pourtant pas ordonné non plus. Du moins les loix civiles ne l'ordonnent point. Car les loix civiles ne s'étendent jamais au delà des limites de leurs états. Et ceci est précisément un objet qui est situé au delà des limites de tous les états, *in globo* ou séparément. Ainsi ce ne peut être qu'une œuvre *surrogatoire*. Et il seroit à souhaiter que les hommes les plus sages & les plus vertueux de chaque Etat voulussent se réunir pour se char-

ger de ce travail *furrogatoire* ?

A. Plus à souhaiter qu'à espérer : mais bien fort à souhaiter sans doute.

B. N'est-il pas vrai ? —

En effet, quoi de plus désirable pour l'humanité, que dans chaque Etat il se trouvât des hommes, qui, libres de tous préjugés nationaux, fissent marquer le point juste, où le patriotisme cesse d'être une vertu ?

A. Rien de plus désirable, sans doute.

B. Quoi de plus désirable, que dans chaque Etat il se trouvât des hommes, qui, affranchis de tous les préjugés attachés à

la religion de leur païs, ne crüssent pas que tout ce qu'ils regardent eux mêmes comme bon & vrai, le soit nécessairement & pour tout le monde?

A. Rien de plus désirable!

B Quoi de plus désirable que dans chaque Etat il se trouvât des hommes, aussi difficiles à éblouir par l'élévation du rang, qu'à dégoûter par la bassesse de condition sociale; des hommes vers lesquels un Grand dédaignerait aussi peu de s'abaisser, que le dernier des citoyens craindrait peu de s'élever à leur niveau?

A. Rien de plus désirable encore!

C 5

B. Et si je vous disois que tous ces souhaits sont remplis ; que ces biens si désirables existent réellement & de fait !

A. Comment ? tout cela existeroit ! ne feroit pas le plus beau des rêves ! — En effet il se peut qu'il se trouve parci par là, de tems à autre , quelque homme de cette trempe.

B. Pas seulement parci par là , pas seulement de tems à autre.

A. Dans de certains tems, dans de certains païs, il s'en trouvera peut-être plusieurs à la fois.

B. Et si au moment que je

vous parle, il se trouvât par-tout des hommes pareils ! S'il devoit désormais s'en trouver dans tous les tems ?

A. Plût à Dieu !

B. Si ces hommes là ne vivoient pas isolés ; si leurs travaux ne se perdoient point, en se séparant ; s'ils ne faisoient pas toujours une Eglise invisible ?

A. Le beau rêve !

B. Finissons ! — Si ces hommes-là, dont nous venons de parler si longtems, s'ils étoient connus sous le nom de *Franc-Maçons* ?

A. Que dis-tu ?

B. Si c'étoient les *Franc-*

Maçons, dont le travail consistât entre autres à raccourcir, à rapprocher, autant que possible, ces divisions par lesquelles les hommes se deviennent aussi étrangers, les uns aux autres !

A. Les Franc-Maçons !

B. Je dis, s'ils s'occupaient de cela entre autres !

A. Les Franc-Maçons !

B. Hélas, mille pardons ! J'oubliois que vous ne vouliez plus entendre parler des Franc-Maçons. Mais voilà qu'on nous fait signe de venir déjeuner. Allons, ne faisons pas attendre nos Dames.

A. Au nom de Dieu ! —

Un moment ! — Les

Franc-Maçons, dites vous ?

B. C'est le fil de notre discours qui m'a insensiblement fait repenser à eux. Je vous en fais mes excuses. Allons. La compagnie qui nous attend, va nous fournir des sujets d'entretien plus intéressans. Allons !



TROISIÈME ENTRETIEN.

A. **L**e tourbillon de la société vous m'a enlevé pendant toute cette journée, mais vous avez beau m'éviter, je vous poursuis dans votre chambre à coucher.

B. Je suppose donc que vous avez quelque chose de bien intéressant à me dire, car j'ai eu ma bonne part aujourd'hui de simple causerie.

A. Vous insultez à ma curiosité !

B. A votre curiosité ?

A. Que vous avez sçu exciter à un tel point ce matin.

B. De quoi avons nous donc parlé ce matin ?

A. Mais des Franc-Maçons peut-être !

B. Hé bien ! Est-ce que dans l'ivresse de mon eau de Pyrmont, je vous aurois trahi le secret de l'ordre ?

A. Lequel selon vous il est impossible de trahir !

B. Eh mais, ce que vous dites-là est assez propre à me rassurer.

A. Vous n'avez pas laissé de me dire au sujet des Franc-Maçons une chose, à laquelle j'étois bien éloigné de m'attendre, qui m'a frappé vivement, & à laquelle je ne cesse de penser.

B. A sçavoir ?

A. De grace ne me tourmentez donc pas comme vous faites ; vous ne sçauriez avoir de la peine à vous le rapeller.

B. Mais ! je commence en effet à m'en ressouvenir peu à peu. Et c'est là ce qui vous a causé ces imperturbables distractions , tout ce jour ci , au milieu de tous nos amis , & même de toutes nos Dames ?

A. Justement. Et je ne sçaurois m'endormir , avant que vous m'aiez du moins répondu à une seule question que je vais vous faire.

B. C'est selon.

A. Par-où est-ce que vous

pouvez prouver, ou du moins me rendre probable, que les Franc-Maçons se proposent effectivement un but aussi sublime, aussi admirable?

B. Vous ai-je donc parlé du but des Franc-Maçons? Je ne m'en souviens pas. — Je sçais seulement que vous ne pouviez pas vous faire une idée des vrais faits des Franc-Maçons; & voilà pourquoi j'ai fixé votre attention sur un champ où il y a encor à travailler & à quoi nos têtes politiques ne se sont jamais encor avisées de penser. — Peut-être le travail des Franc-Maçons va t-il de ce côté-là. Je dis *peut être*,

je dis , *de ce côté là !* Tout ce que je me suis proposé par notre entretien , c'étoit de vous ôter de l'esprit un préjugé dans lequel vous me paroissiez avoir donné ; à sçavoir que tous les champs en friche seroient déjà découverts , & , ce qui plus est , qu'ils étoient déjà occupés & entre des mains d'ouvriers qui étoient parvenus à votre connoissance.

A. Tourne-toi autant que tu veux. Il suffit , après ce que vous m'avez dit , que je me représente les Franc - Maçons comme des gens , qui se sont volontairement chargés d'opposer une digue aux inconvé-

niens indispensables de la société.

B. Hé bien, voilà une idée, qui ne déshonore du moins pas les Franc-Maçons! — Gardez-là; ne l'entendez seulement pas mal. N'y mêlez pas des choses qui n'y appartiennent point. — Les inconvénients indispensables *de la société*! — non pas de telle ou telle société: non pas les maux ou inconvénients indispensables, lesquels, une société quelconque une fois supposée ou établie, resulteroient nécessairement de cette société-là. Voilà des choses, dont le Franc-Maçon ne se mêle jamais; du moins

pas comme Franc-Maçon. Pour ces derniers maux ou inconvéniens, il laisse le soin de chercher à les diminuer ou à y remédier, au citoyen, qu'un penchant ou un courage supérieur porte à s'en charger à ses propres risques & dépens. Des maux d'un tout autre genre, d'un genre plus relevé, font l'objet de l'activité du vrai Franc-Maçon.

A. C'est ce que j'ai parfaitement compris. Non pas des maux qui font des citoyens mécontents, mais des maux ou des inconvéniens dont le citoyen le plus content & qui a le plus lieu de l'é-

tre ne ſçauroit être exempt.

B. Juſtement ! ſ'oppoſer à ces maux là ! — Comment diſiez vous ? — Oppoſer une digue à ces maux , à ces incon-
vénienſ - là ?

A. Oui !

B. La phraſe n'eſt peut-être pas bien juſte. Y oppoſer une digue ! — Pour les écarter tout à fait ? — Cela ne ſe peut pas. On ne peut du moins pas les ôter , les détruire. On risqueroit de détruire la ſociété même , qui les entraîne par ſa nature. — Il ne faut pas ſeulement les faire ſoupçonner à ceux qui peut-être ne les ont jamais ſentis.

On doit se contenter tout au plus d'exciter de loin ce sentiment dans les hommes, de le faire doucement éclore, de cultiver, d'arroser, de veiller aux progrès de cette plante tendre & délicate. — —
Voilà tout ce qu'il faut entendre sous cette phrase *d'opposer une digue aux inconvéniens indispensables de la société ou socialité civile*. Et je suppose que vous comprenez en même tems, pourquoi j'ai dit, que les Franc-Maçons avoient beau travailler sans cesse, *qu'il n'en pourra pas moins se passer plusieurs siècles, avant qu'on puisse dire, voilà ce qu'ils ont fait*.

A. Et je ne comprends pas moins le second trait de l'énigme. *De bonnes actions qui tendent à rendre des bonnes actions superflues.*

B. Fort bien. — Allez à présent, & étudiez ces maux, ces inconvéniens indispensables de toute société : apprenez à les connoître tous , & pesez toutes leurs diverses influences , les unes contre les autres. Je puis vous assurer que , dans le cours de cette étude , il se présentera à vous des choses , qui , dans des momens d'abattement , paroissent autant d'objections les plus décourageantes & les plus irrésolubles contre la Pro-

vidence & contre la vertu. La lumiere, que vous porterez dans ces difficultés & objections si formidables, repandra le calme dans votre esprit & vous rendra heureux, — sans que vous ayez besoin de porter le nom de Franc-Maçon.

A. Ce n'est pas sans raison peut-être, que vous dites, sans *porter le nom de Franc-Maçon ?*

B. Mais, on peut être quelque chose, sans en avoir la réputation, sans en porter le nom !

A. Fort bien, voilà ce que j'entends. — Mais pour en revenir à ma demande, que je m'en

m'en vais à cette heure vous proposer un peu différemment; à présent que je les connois, ces maux ou ces inconvéniens, auxquels la société des Franc-Maçons s'oppose — —

B. Vous les connoissez ?

A. Mais vous me les avez nommés vous même !

B. Je n'ai fait que vous en articuler quelques-uns par manière d'échantillon, quelques-uns seulement du nombre de ceux qui frappent les yeux les moins clair-voyans; quelques-maux des plus indisputables, & dont l'influence est la plus étendue. — Mais combien outre ceux-là n'en reste-t-il pas

D

encore de bien moins évidens, de bien moins fujets à contestation, dont l'influence est bien plus bornée, & qui n'en existent pas moins tout aussi indispensablement !

A. Ainsi permettez-moi de ne rendre ma demande applicable qu'aux seuls points que vous m'avez articulés vous-même. — Comment me prouvez-vous, par rapport à ces points, à ces objets là exclusivement, qu'ils font en effet celui du travail des Franc-Maçons ? — — Vous vous taisez ! — Vous réfléchissez !

B. A' toute autre chose, sur

mon honneur, plutôt qu'à une reponse à votre question. Mais je ne sçais en vérité pas, quelle idée je dois me former de votre motif à me la faire.

A. Me repondrez - vous, quand je vous aurai dit mon motif?

B. Je vous en donne ma parole.

A. Je connois & je redoute l'extrême subtilité de votre esprit.

B. La subtilité de mon esprit?

A. Je crains que vous ne me donniez votre théorie pour des faits.

B. Tres obligé !

A. Cela vous offense-t-il?

B. Bien au contraire , je devrois vous remercier d'avoir nommé subtilité d'esprit, ce que vous auriez pû appeller d'un autre nom.

A. Pardonnez-moi ! Mais je fçais à quel point un esprit fin ou subtil est sujet à se tromper lui-même , & combien il lui est aisé de prêter aux gens des plans & des vûes, auxquelles ils n'ont peut-être jamais pensé !

B. Mais sur quoi est ce donc que nous jugeons des plans & des vûes des hommes ? sur leurs actions individuelles apparemment !

A. Sans doute — Et me voilà remis sur le chemin de

ma propre demande. — Sur
quelles actions ou faits indivi-
duels, ou particuliers & indispu-
tables, des Franc-Maçons, peut-
on conclure, que leur but est
du moins entre autres, de ra-
procher cette scission, cette
division, qui résulte necesaire-
ment parmi les hommes de la
nature même de la société ou
des sociétés ?

B. Et notez bien, sans nuire à
cette société ou à ces sociétés ?

A. Tant mieux. Peut-être
aussi n'est-il pas necesaire que
ce soient précisément des faits,
desquels on puisse tirer cette
conclusion. Il suffiroit que ce
fussent de certaines particulari-

D 3

tés, de certaines qualités propres & caractéristiques de l'ordre, qui y conduisent ou qui en résultent. C'est toujours de là que vous avez dû partir, supposé que votre système ne soit qu'une hypothèse.

B. Vous gardez encore votre défiance ! Mais je me flatte que je vous la ferai passer vite, quand je vous aurai cité un principe fondamental de la Franc-Maçonnerie.

A. Hé bien ?

B. Un principe, dont ils ne se sont jamais cachés, d'après lequel ils se sont toujours conduits aux yeux de tout le monde.

A. A sçavoir !

B. A sçavoir , qu'ils admettent dans leur ordre tout homme de bien quelconque, qui a des qualités convenables, sans aucune distinction de païs, sans aucune distinction de religion, sans aucune distinction de rang dans la société civile.

A. Ma foi !

B. Il est vrai qu'un principe pareil paroît plutôt supposer des hommes, qui soient déjà au dessus de ces distinctions, que le but d'en former. Mais il faut bien que le nitre soit dans l'atmosphère avant qu'il s'attache aux murailles sous la forme de salpêtre.

D 4

A. Sans doute !

B. Et pourquoi les Franc-Maçons ne se feroient-ils peut-être pas servis d'une ruse fort ordinaire, qui consiste à étaler en public une partie de son secret, afin de dépaîser la curiosité, qui soupçonne toujours toute autre chose que ce qu'elle voit ?

A. Oui, oui !

B. Pourquoi l'artiste, qui possède le secret de faire de l'argent, ne traiteroit-il pas d'argenterie, pour effectuer qu'on le soupçonne d'autant moins d'en faire.

A. Oh qu'oui !

B. Eh mais, mon ami, m'é-

coutez-vous ? Vous me repondez comme en rêve !

A. Non mon cher ! mais j'en fais assez ; assez pour cette nuit. Demain avec l'aurore je m'en retourne en ville.

B. Déjà ! Et pourquoi si vite ?

A. Vous me connoissez de si longue main, & vous me faites une demande pareille ? Combien votre cure des eaux dure-t-elle encore ?

B. Je ne m'y suis mis que d'avant-hier ?

A. Ainsi je vous retrouve encore avant que vous l'aiez finie. Adieu, bonne nuit !

B. Adieu, mon cher, dormez bien.

*L'étincelle avoit pris. A
partit & devint Franc-
Maçon. Ce qu'il trou-
va dans l'ordre, fera la
matiere d'un 4^e & 5^e
Entretien.*

116.840

Audrey Lecky

Dec. 1910

Andre J. J. J.

Dec. 1910



